

**Zeitschrift:** Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger

**Band:** 1 (1868)

**Buchbesprechung:** Théologie

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 24.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# BULLETIN

---

## THÉOLOGIE.

---

J.-B. BALTZER. LE RÉCIT BIBLIQUE DE LA CRÉATION DANS SON ACCORD  
AVEC LES SCIENCES NATURELLES <sup>1</sup>.

L'incrédulité et le matérialisme modernes affirment que la religion chrétienne est inconciliable avec les sciences naturelles dans leur état actuel. Démontrer jusqu'à l'évidence que cette affirmation est sans fondement, tel est le but général de l'ouvrage que nous annonçons. L'auteur va même plus loin, et portant la lutte sur le terrain de ses adversaires, il prétend qu'il n'est pas possible de reconstruire théoriquement l'univers et, en particulier, de refaire la genèse de notre globe terrestre d'après les données les plus récentes de la science, sans se rencontrer, pour l'ensemble comme pour les détails, avec le récit biblique du premier chapitre de la Genèse. Ce travail est divisé en deux parties. Dans la première, qui seule a paru, l'auteur se propose de résoudre les contradictions qui ont été signalées entre le récit de Moïse, d'une part, et, de l'autre, les résultats acquis par l'astronomie et la paléontologie. Dans la seconde, M. Baltzer se propose d'aborder la tâche plus élevée encore de reconstruire spéculativement l'œuvre des six jours en plein accord avec les sciences naturelles.

Nos lecteurs comprendront sans peine que, dans un sujet où les détails jouent souvent un rôle capital, nous ne puissions pas faire autre chose ici que de donner un aperçu général du point de vue de l'auteur.

La Bible est la parole révélée de Dieu; la nature est son ouvrage. Il ne peut donc y avoir de contradiction entre la Bible et les faits naturels.

Cependant le premier chapitre de la Genèse semble supposer que la terre est le centre de l'univers, puisque, dans le récit des

<sup>1</sup> *Die Schöpfungsgeschichte*, insbesondere die darin enthaltene Kosmo- und Geogonie in ihrer Uebereinstimmung mit den Naturwissenschaften. I Th. in-8°, 1867, xii et 437 p.

six jours, le soleil n'est mentionné qu'au quatrième, tandis que la terre avec sa croûte solide et ses végétatux le sont déjà dans les jours précédents : ce qui est en contradiction avec toutes les données astronomiques qui ont prévalu depuis Copernic. En second lieu, la Genèse fait naître les organismes d'une manière successive sur notre globe ; la paléontologie démontre, au contraire, que les plantes et les animaux ont apparu simultanément. Enfin, le second chapitre de la Genèse soulève de nouvelles difficultés quant à l'ordre des créations et se trouve sur plusieurs points en contradiction avec le chapitre qui précède. Comment ces contradictions peuvent-elles se résoudre ?

Jusqu'à une époque assez rapprochée de nous, le texte du récit de la création a été entendu dans le sens *littéral*. On acceptait les faits tels qu'ils étaient écrits. Le monde avait été créé en six jours ; ces jours étaient comme les nôtres de vingt-quatre heures ; après quoi, Dieu s'était reposé le septième. Mais quand, par suite des progrès de la science, le récit biblique fut devenu un hiéroglyphe indéchiffrable, on dut recourir à d'autres interprétations. L'idée d'une semaine de création n'a pas même le mérite d'être biblique. Elle a été imaginée après coup, sous la préoccupation de la semaine hébraïque, dont l'institution a pourtant suivi et non précédé le récit de la Genèse. Cette fausse interprétation a été transmise par la tradition des Hébreux à la synagogue, et de la synagogue aux chrétiens. Elle est de plus absolument inconciliable avec les faits scientifiques.

Les hypothèses qui se sont produites dès lors pour résoudre les contradictions sont, l'une après l'autre, exposées et soumises à un minutieux examen par M. Baltzer. Quelques auteurs comme Marcel de Serres, MM. Ebrard, de Rougemont, Reusch, etc. se sont contentés d'admettre à la place des jours de vingt-quatre heures des périodes d'une longueur indéterminée, et ils y ont fait rentrer du mieux qu'ils ont pu les créations géologiques successives, transposant, intervertissant, en appelant aux apparences sensibles, supposant des observateurs là où il n'est pas possible qu'il y en eût, etc. Mais, en général, faute d'un fil conducteur, ces commentateurs manquent tout à fait leur but. Malgré les plus louables intentions, ils pèchent par le vague et l'arbitraire de leurs explications, tour à tour contraires au texte sacré ou incompatibles avec les faits. D'autres, tels que MM. A. Wagner, Kurz, Delitsch, etc. se rangent à l'opinion de Buckland, d'après laquelle les faits paléontologiques auraient précédé le chaos de la Genèse et n'auraient par conséquent rien de commun avec l'œuvre des six jours. Celle-ci ne serait qu'un rétablissement, une *restitution* de la terre dans son état antérieur au grand cataclysme du v. 2 de la Genèse. De là le nom de *restitutionnistes*, donné aux partisans de cette idée, en opposition à celui de *concordistes* donné aux auteurs de la catégorie précédente. M. Baltzer s'attache à montrer que les restitutionnistes s'appuient sur une supposition toute gratuite et qui ne peut d'ailleurs satisfaire aux justes exigences de la science. Enfin le docteur

Keil et le père Bosizio de la Compagnie de Jésus rapportent les faits paléontologiques à la période qui sépare la création de l'homme et le déluge. C'est un parti désespéré, qui nie absolument la science et les découvertes les plus incontestables des naturalistes modernes.

Après cet examen critique des différents systèmes, examen qui occupe environ la moitié du volume, M. Baltzer passe à l'exposé de sa propre théorie, qui est celle de S. Augustin, toutefois avec les modifications exigées par la différence des temps et les progrès de la science. C'est le point de vue *idéal*, c'est-à-dire celui qui recherche les idées renfermées dans le texte, les éléments au moyen desquels doit se reconstituer le plan de Dieu. Car le premier chapitre de la Genèse ne nous donne pas tant le récit historique des périodes successives de l'organisation du globe que le plan divin de la création, la pensée même du Créateur, telle qu'elle s'est réalisée ensuite dans le temps par les faits.

1° Dieu a tiré, non pas de sa propre substance, mais du néant, l'être créé. Il a créé dans le sens propre du mot. Le premier verset de la Genèse nous révèle une double création: l'être spirituel dans sa pluralité, le monde des esprits (*les cieux*), dont le reste du récit ne fait plus aucune mention; puis le monde physique, l'être cosmique dans son unité (*la terre*), origine de l'univers et dont les développements forment le sujet des versets qui suivent.

2° L'être cosmique n'est pas une matière morte: il a été créé capable de vivre, il renferme en puissance les principes de son développement. Pour mettre ces puissances en jeu, il suffira d'un simple appel de Dieu, d'une impulsion. L'œuvre des six jours n'est autre chose que le résultat de ces impulsions successives.

3° Le développement de la matière cosmique procède de deux principes différents. Le premier est désigné par le nom de *neptunien*, le second par celui de *plutonien*. C'est l'opposition indiquée par le texte sacré entre les *eaux* et la *lumière* ou chaleur.

4° Les développements successifs de l'être cosmique sont le résultat de l'action de ces deux principes combinés, mais avec des puissances différentes. Chaque œuvre dans les six jours est le produit d'une nouvelle impulsion dans un sens ou dans l'autre, ajoutée aux impulsions collectives précédentes.

5° Le récit de la Genèse ne renferme pas seulement une géogonie, mais une *cosmo-géogonie*. L'erreur dans laquelle sont tombés à cet égard la presque totalité des interprètes a été la principale cause de l'insuffisance de leurs explications. La cosmogonie commence dès le 2° verset de la Genèse et renferme les premier, second et quatrième jours. La géogonie est renfermée dans les jours troisième, cinquième et sixième.

6° L'expression de *soir et matin* n'implique pas l'existence d'un intervalle entre le soir et le matin. Elle sert à désigner la fin d'une période de développement, et le commencement de la suivante par suite d'un nouvel appel.

7° La création de l'homme synthétique (corps et esprit) est une



vraie création. L'homme n'est pas simplement le produit le plus élevé des puissances agissantes dans les six jours ; il est le troisième membre de l'œuvre divine rapportée au 1<sup>er</sup> v. de la Genèse ; c'est le matin du sabbat de Dieu.

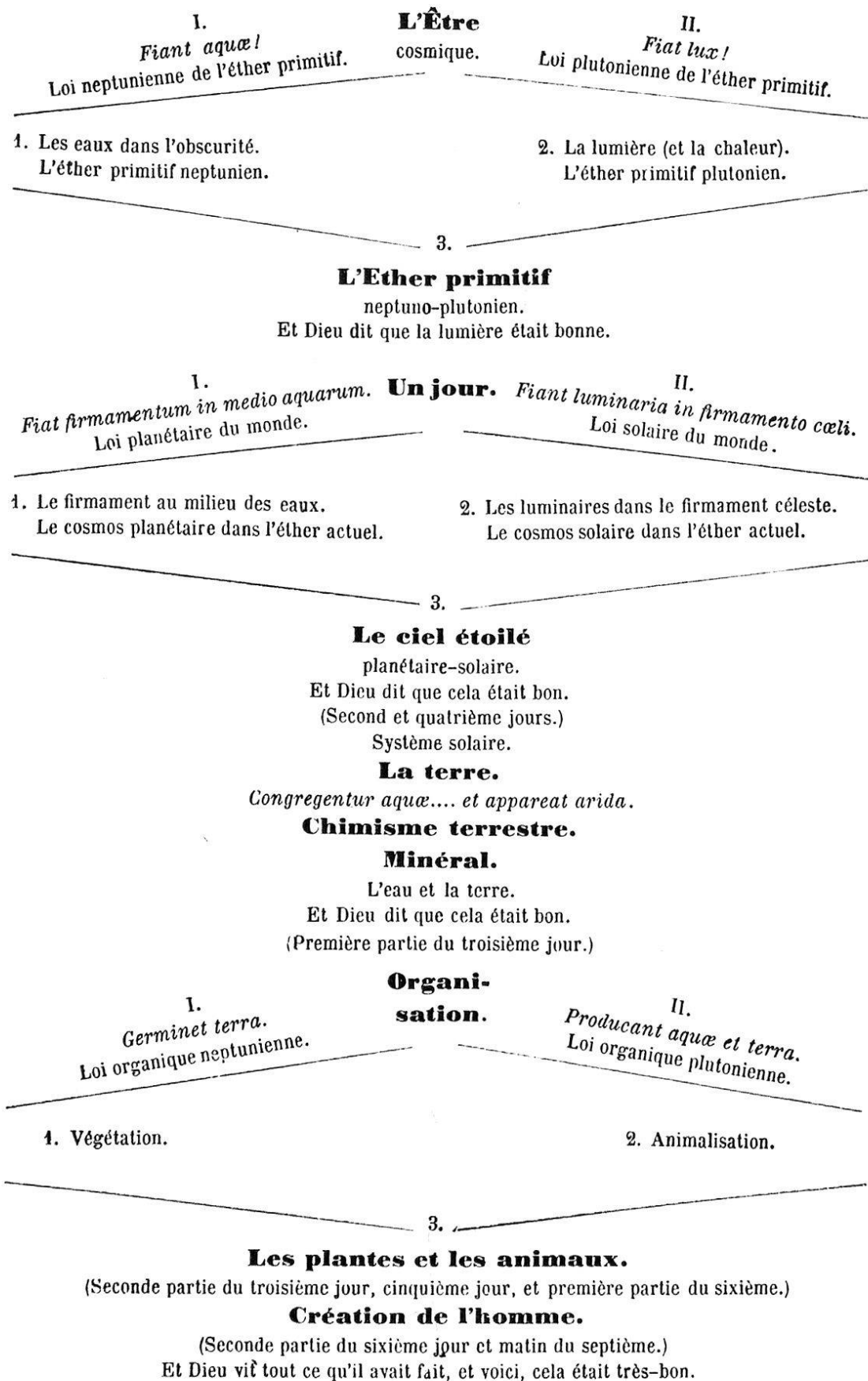
Telles sont les principales idées de S. Augustin sur le sujet, au moyen desquelles notre auteur croit pouvoir concilier d'une manière complète et entièrement satisfaisante le texte de la Genèse et les faits constatés par la science moderne. Nous ne pouvons le suivre dans ce travail, tout à la fois de philosophie naturelle et de philosophie de la révélation. Cependant, pour donner une idée du résultat auquel M. Baltzer arrive dans l'interprétation du récit de la Genèse, nous reproduisons un peu plus loin le tableau synoptique qu'il propose de l'œuvre des six jours. Ceux de nos lecteurs qui sont familiarisés avec le sujet saisiront aisément le sens général et la portée de ce tableau.

Nous nous contenterons des observations suivantes. Les appels successifs à gauche du tableau (I) se rapportent au principe neptunien, et ceux à droite (II) au principe plutonien. Le premier jour est le seul qui réunisse l'action des deux principes ; ce qui lui donne une importance à part. Dans le second et le troisième jour, le principe neptunien domine ; dans le quatrième, le cinquième et le sixième, le principe plutonien. Telle est la clef de l'ordre de succession des six jours dans le récit de la Genèse. Au point de vue cosmo-géogonique, l'ordre n'est pas le même ; ce n'est plus la succession de deux séries, mais la combinaison deux à deux des membres correspondants (I et II) dans chaque série. L'auteur du récit devait, pour exposer son sujet, choisir entre ces deux manières de compter les jours ; il a adopté la première. C'est là, au fond, que gît la solution des principales difficultés de la question.

Enfin, dans un dernier livre, l'auteur examine, toujours au point de vue idéal, les diverses questions que soulève le second chapitre de la Genèse : la synthèse de l'homme, le jour du repos, les plantes et les animaux du paradis, la création de la femme, etc. Mais quelque intérêt que puissent avoir ces questions, elles ne présentent pourtant pas la même importance que les précédentes, surtout en vue des problèmes scientifiques du jour.

Nous attendons avec impatience la fin de cet important ouvrage, qui témoigne d'une foi profonde à l'inspiration des Ecritures, et d'une confiance non moins complète dans la valeur des sciences naturelles et dans les services qu'elles sont appelées à rendre à l'apologétique chrétienne. C'est un phénomène qui vaut bien la peine d'être signalé, surtout chez un professeur d'une faculté de théologie catholique.

O. BOURRIT, p<sup>r</sup>.



W. E. GLADSTONE. « ECCE HOMO <sup>1</sup>. »

Le célèbre orateur et homme d'Etat anglais, M. Gladstone, a écrit dans les trois premiers numéros d'une publication mensuelle très-répandue en Angleterre, intitulée *Good Words*, trois articles sur l'*Ecce Homo*, qui ont fait sensation. Ces articles ont été ensuite reproduits à part sous forme de livre.

M. Gladstone admet que l'auteur inconnu de l'*Ecce Homo* aurait pu traiter son sujet en prenant un peu moins de libertés, et en adoucissant quelquefois ses expressions. Mais il se propose de justifier la méthode suivie dans ce livre vis-à-vis des censeurs prompts à s'effaroucher de son apparente nouveauté. On a accusé l'*Ecce Homo* d'avoir fait de Jésus un portrait exclusivement humain, et d'avoir, par son silence, révoqué en doute la divinité du Maître. M. Gladstone affirme dans un premier article la légitimité de cette méthode; il montre la Providence préparant les voies, au sein du judaïsme et du paganisme, à l'acceptation d'un Libérateur divin qui devait revêtir une forme humaine. Puis il revendique en faveur de l'auteur qu'il défend une singulière autorité, celle des trois premiers Evangiles eux-mêmes. La vie, les discours et les œuvres du Seigneur ont été racontés par les quatre Evangiles d'après un ordre providentiel. Il fallait d'abord fournir aux croyants des biographies dont les miracles et les prédications morales du Seigneur formassent la substance; ce n'est que plus tard que la partie plus abstraite et plus dogmatique de ses enseignements devait être ajoutée au patrimoine de l'Eglise chrétienne. L'accusation portée contre l'auteur de l'*Ecce Homo* retombe donc sur les trois premiers évangélistes, qui sont loin d'avoir mis sur le premier plan la splendeur et la majesté du Rédempteur.

M. Gladstone va plus loin: il prétend prouver que Jésus lui-même a adopté une méthode d'éducation progressive, et présenté les idées chrétiennes non pas simultanément ni en bloc, mais dans un ordre étudié. La démonstration de cette thèse fournit la matière de son second article, le plus original et le plus remarqué des trois. Que la divinité de Jésus n'occupe pas le premier plan dans les trois synoptiques, et ne se dégage que graduellement de ses voiles, c'est ce que l'on peut inférer des six considérations suivantes. Observons, en premier lieu, que les portions de leurs récits où se reflète le plus vivement la divinité du Seigneur, les chapitres de la naissance, de la tentation et de la transfiguration, ne se rapportent pas à son ministère public. Aucun de ces événements ne paraît avoir été connu dans tous ses détails de l'ensemble des apôtres. Ce n'est qu'après la transfiguration, à une époque déjà avancée de son ministère, que Jésus paraît avoir prédit ou fait pressentir sa mort prochaine. — En second lieu, les discours et les propos de Jésus rapportés par les trois synoptiques ne contiennent presque aucune allusion à sa divinité, ni même à la di-

<sup>1</sup> *Ecce Homo*, by the Right Hon. W. E. Gladstone. Voir les livraisons janvier, février, mars de la Revue « *Good Words*. » 1868.

gnité de sa personne. Même lorsqu'il s'attribue une autorité souveraine, il en appelle à ses miracles pour justifier du langage qu'il tient. — On sait (et c'est une troisième remarque) que Jésus ne révèle pas non plus toute l'étendue de ses pouvoirs miraculeux. Il impose le silence aux objets ou aux témoins de ses guérisons extraordinaires; il répudie les hommages des démoniaques; bref, il ne s'avance dans la voie des miracles que juste assez pour jeter les bases de la foi en la divinité de sa mission; et le mystère dont il aime à s'entourer a probablement pour but d'empêcher la démonstration de puissance d'éclipser de son éclat la démonstration infiniment plus précieuse d'amour qu'implique le miracle. — En quatrième lieu, Jésus jette sur les enseignements relatifs à sa personne et à sa mort le voile de la parabole. Toutes ces similitudes, à l'exception de deux, se ressemblent par la place qu'elles assignent à une figure centrale. Jésus y apparaît, mais à travers l'obscurité de la forme, sous les traits d'un Roi qui règne, gouverne, distribue, punit et récompense. Son importance dépasse celle d'un simple docteur, et lui fait occuper un rang plus élevé que celui dont il jouit dans les parties didactiques des trois Evangiles. On voit grandir sa personne. — Ses instructions à ses disciples, soit aux douze, soit aux soixante-dix, offrent un cinquième point de repère. On dirait que Jésus soit moins préoccupé de se prêcher lui-même que de préparer les voies à la prédication de sa personne: il se sert de précurseur à lui-même. Autant avant sa mort, l'Evangile qu'il ordonne à ses délégués de prêcher est relativement maigre, autant après sa résurrection, la mission qu'il leur confie s'élargit et s'ennoblit. Sa personne se dégage alors de l'ombre et remplit la scène: c'est sa puissance qui est remise aux siens, c'est en son nom qu'ils doivent baptiser, en son nom qu'ils doivent prêcher la repentance et la rémission des péchés. — Enfin, sixième remarque, quelle que soit la valeur inestimable du quatrième Evangile, ce sont plutôt les récits des trois synoptiques qui nous font connaître le train de vie ordinaire du Maître et nous offrent de lui l'image la plus familière. Ce n'était qu'à de longs intervalles, dans ses entretiens avec les apôtres, avec Nicodème, avec la Samaritaine qu'il jetait des semences plus lentes à germer. Jérusalem aussi l'entendit proclamer, dans une série de discours suffisamment clairs, la dignité et les titres de sa personne, et ces déclarations faites en présence de la multitude et de ses chefs, devaient combler la lacune que maint esprit aurait découverte entre les prétentions de Jésus et le ton général des paroles recueillies par les synoptiques. Ces morceaux de l'Evangile de Jean sont les traits d'union qui relient le sermon sur la montagne à la théologie des Epîtres apostoliques. Au reste, l'accueil fait aux déclarations de Jésus de cette dernière sorte justifie sa réserve: autant les leçons rapportées par les Evangiles portaient les foules à glorifier Dieu et les préparaient à recevoir une doctrine plus profonde, autant les paroles de Jésus dans le quatrième Evangile excitaient de colère et de scandale. Il fallut la mort et la résurrection de Jésus, et les quarante jours d'entre-



tien avant son ascension pour faire connaître aux apôtres et aux croyants les mystères du royaume de Dieu.

M. Gladstone félicite ici l'auteur de l'*Ecce Homo* d'avoir emprunté sa méthode à Jésus lui-même; il acquitte envers lui une dette de reconnaissance. Sans se dissimuler les vices de l'exécution, il estime la méthode adoptée singulièrement propre à recommander de nouveau l'Évangile à l'attention d'un siècle qui ne croit plus sur autorité et remet en question toutes les traditions régnantes. Quant à lui, la divinité de Jésus-Christ lui paraît être la conclusion à laquelle tendent toutes les pages de l'*Ecce Homo*. Un dernier et troisième article est destiné à mettre cette conclusion en lumière au moyen d'abondantes citations.

LOUIS CHOISY.

A. KUYPER. OEUVRES COMPLÈTES DE JEAN DE LASCO <sup>1</sup>.

En 1849, M. Max Gœbel a publié une histoire remarquable et très-remarquée de la vie chrétienne dans l'Eglise évangélique des provinces du Rhin. Esquissant à grands traits la vie des principaux réformateurs qui pouvaient en être considérés comme les pères, il donna une attention spéciale à l'homme dont le nom se trouve en tête de cette annonce. Le long chapitre qu'il lui a consacré commence par ces paroles: « L'Eglise réformée du Rhin et de la « Westphalie fut principalement fondée par les Eglises étrangères « allemandes et wallonnes des Pays-Bas qui s'étaient retirées de « Londres en 1553 et 1554 et par l'arrivée de leur superintendant « Jean de Lasky et de ses collègues. Ils apportaient avec eux une « organisation et des livres ecclésiastiques qui leur étaient parti- « culiers, et, malgré les oppositions qu'ils rencontrèrent à leur « arrivée, ils se fixèrent à Wesel, et delà se répandirent dans « toutes les provinces du Rhin. Lasky est par conséquent le père « de l'Eglise réformée de ces pays. Ses institutions ecclésiastiques « et ses principes chrétiens sont devenus un sel conservateur et « vivifiant; il nous est donc nécessaire d'apprendre à connaître « sa vie et son activité. » Et, dans un chapitre du plus haut intérêt, M. Gœbel a remis à la place qu'il doit occuper dans l'histoire cet éminent serviteur de Dieu, dont l'activité bénie était encore fort peu connue de beaucoup d'hommes qui croyaient être au courant de l'histoire de la Réformation. M. Gœbel a-t-il été le premier à reconnaître les mérites de ce réformateur? Nullement. Les documents originaux de l'histoire de l'Eglise au seizième siècle attestent la haute considération dont Lasky jouissait parmi ses contemporains. Les historiens de l'Ost-Friese, et, parmi eux, Ubbo Emmius, au commencement du dix-septième siècle, et, vers la même

<sup>1</sup> *Joannis a Lasco Opera tam edita quam inedita* recensuit vitam auctoris enarravit A. Kuiper, Theol. Doct. Tom. I et II (cxxi, 572 et 772 p. gr. in-8°). Amstelodami apud Frederic Muller, 1866.



époque, le biographe des hommes célèbres de la Réformation, Melchior Adam, avaient bien reconnu ce que l'Eglise lui devait. Au commencement du dix-huitième siècle, Bertram lui avait consacré tout un volume in-4° de 412 pages. L'historien classique des Eglises de l'Ost-Friese, Meiners, s'était occupé de lui avec une attention particulière. Enfin le savant Gerdès s'était efforcé de dresser la liste de ses ouvrages et avait recueilli un nombre assez considérable de ses lettres avec une patience qui révèle le prix qu'il y attachait. Quelques années avant la publication de l'ouvrage de M. Gœbel, en 1847, un professeur d'Emden, le Dr Schweckendieck avait esquissé avec soin l'histoire de l'activité de Lasco, spécialement en Ost-Friese. Ainsi, depuis le seizième siècle, l'originalité de l'œuvre du réformateur polonais et son importance avaient été souvent rappelées.

Et cependant personne, sans en excepter ni M. Gœbel dans l'histoire citée, ni le modeste et savant écrivain qui, en 1860, a essayé de retracer la vie et l'œuvre de Lasco pour la galerie des Pères de l'Eglise réformée, publiée sous la direction du professeur Hagenbach de Bâle, n'était encore arrivé à faire sa biographie avec la sûreté d'informations et l'étendue de développements qu'elle exige. C'est que cette biographie offre des difficultés exceptionnelles. Né en Pologne, Lasco a exercé son activité réformatrice dans quatre pays fort différents : en Ost-Friese, où ses talents ecclésiastiques se révélèrent dès le début de sa carrière ; en Angleterre, où il fut du nombre de ces docteurs étrangers qui contribuèrent puissamment à la réformation de ce pays ; à Francfort, où il exerça une influence importante sur les Eglises étrangères dans un moment décisif de leur histoire ; et enfin dans son pays natal. La diversité des théâtres de son activité nécessite, pour apprendre à la bien connaître, de longues et difficiles recherches. En général, ses historiens n'ont décrit son œuvre avec exactitude que pour les pays où ils ont pu en contempler les fruits. Et, par-dessus tout cela, l'excessive rareté de ses ouvrages rendait presque impossible une étude approfondie qui veut remonter aux sources. Leurs titres mêmes n'étaient pas bien connus. Les quelques exemplaires qui en subsistent sont éparpillés en Allemagne, en Hollande, en Russie, en Suisse, en Angleterre : pas une bibliothèque publique n'en possède plus de deux ou trois, et leur prix fabuleux ôte toute possibilité de songer à en former une collection.

Vivement attiré par la lecture de quelques-uns d'entre eux, celui qui écrit ces lignes essaya, il y a une quinzaine d'années, de combler ce qu'il considérait comme une lacune dans l'histoire de la Réformation ; mais il se vit bientôt arrêté dans sa tentative par l'impossibilité de se procurer les écrits principaux de celui dont il désirait raconter la vie. Informé par ses recherches qu'un savant d'une ville voisine de celle qu'il habitait, avait eu longtemps le même dessein, il crut un instant pouvoir les obtenir par son intermédiaire ; mais il apprit de ce dernier que la même cause avait arrêté ses propres études. Il se borna donc à publier dans le *Chrétien Evangélique*, en 1858, un exposé assez détaillé des vues ecclé-

siastiques de Lasco, sous le titre de « *Une Eglise de professants au XVI<sup>e</sup> siècle* <sup>1</sup>. » Il espérait que quelqu'un, mieux placé que lui, pourrait un jour reprendre ce travail. Mais les années qui s'écoulaient et les divers essais qui furent publiés pendant cet intervalle, ne firent que le confirmer dans la pensée que d'insurmontables difficultés l'ajourneraient encore longtemps. Aussi quelle ne fut pas sa surprise lorsque, au fort des préoccupations politiques de la guerre de 1866, il aperçut derrière les vitrines d'une librairie allemande deux gros volumes de belle apparence, portant le titre que nous avons inscrit en tête de ces lignes. C'étaient bien les œuvres de Lasco et plus complètement réunies qu'il ne croyait possible de le faire. Ces beaux volumes arrivaient de la Hollande. Au fond, il devait en être ainsi. Les savants de ce pays sont les mieux placés pour savoir ce que Lasco a été. C'est dans ses bibliothèques que se rencontrent le plus grand nombre des ouvrages du réformateur. Enfin, il s'y trouve des libraires, amis des lettres, pour lesquels une publication de ce genre est autre chose qu'une entreprise commerciale.

Dans la pensée que ces lignes seront encore pour quelques-uns de nos lecteurs, malgré le temps qui s'est écoulé depuis sa publication, la première annonce de l'ouvrage de M. Kuyper, nous essayerons d'en donner une rapide description.

Il forme deux forts volumes grand in-8°. Le premier comprend une longue préface essentiellement bibliographique et 572 pages de texte. Le second en a 772. L'éditeur s'est constamment servi, soit dans la préface, soit dans les notes, de la langue latine, et là où le texte est hollandais, il a pris la peine de le traduire. L'usage d'une langue ancienne pour exprimer des pensées souvent très-modernes n'est peut-être pas sans inconvénients; mais il était commandé par la nature même de la publication. D'abord, les écrits de Lasco nous sont presque tous parvenus en latin; en outre, la diversité même des pays où son action s'est fait sentir, ne permettait pas d'adopter la langue de l'un d'entre eux à l'exclusion des autres.

Après avoir raconté dans la préface les circonstances qui ont provoqué cette publication, et les difficultés de tout genre qu'il y avait à surmonter pour la réaliser, le savant éditeur dresse pour la première fois, malgré les efforts successifs d'Adam, de Gerdès et de Rotermund, la liste complète des écrits de Lasco. Il en compte trente-deux. Il en écarte d'abord quatre comme n'appartenant pas à son auteur, quoiqu'ils aient été quelquefois cités sous son nom, et deux autres encore dont le réformateur n'a été que l'éditeur. Sur les vingt-six ouvrages dont M. Kuyper admet l'authenticité, neuf n'avaient jamais été ni imprimés, ni même cités par aucun des biographes de Lasco. M. Kuyper n'a pas eu seulement le privilège d'en retrouver plusieurs et des plus importants; après des démarches qui ont duré des années et pour lesquelles il a fallu l'appui de la diplomatie hollandaise et celui de M. le comte de Bismark,

<sup>1</sup> Première année, 1858, p. 97 et 118.

afin de lever toutes les difficultés, il a pu les mettre, pour la première fois, sous les yeux du public.

Ce n'était pas un moindre service que de nous donner les ouvrages déjà imprimés, et dont plusieurs éditions avaient paru du vivant de Lasco. Les recherches de M. Kuyper n'ont servi qu'à en faire ressortir l'excessive rareté et à justifier les prix énormes qu'ils ont atteints dans diverses enchères. Il est probable que quelques heureux explorateurs pourront compléter ces découvertes. Nous avons des motifs de croire que le champ n'en est pas épuisé. Notre savant éditeur est lui-même de cet avis; au nom de la science, et « par les mânes de Lasco » (*per scientiæ alma jura perque ipsius Lasco manes*<sup>1</sup>), il demande instamment à ceux qui s'occupent de ces recherches, de lui faire part des livres, lettres ou documents concernant son héros, qui pourraient lui avoir échappé. Quoi qu'il en soit cependant, cette publication mérite son titre: nous avons enfin une édition des *Oeuvres de Lasco*, et une base solide pour une étude sérieuse de son activité réformatrice. Or, malgré la quantité d'ouvrages qui depuis une vingtaine d'années s'en sont occupés directement ou indirectement, et peut-être même à cause de leur nombre, il importe de revenir aux sources et d'écarter ces renseignements de seconde et troisième main, pour ne pas dire plus, qui dénaturaient son histoire. Une indication plus précise des sujets abordés par Lasco nous aidera à faire comprendre l'intérêt particulier qui se rattache à cette étude.

M. le Dr Kuyper a classé les ouvrages de son auteur sous les trois chefs suivants :

- 1° les ouvrages dogmatiques et polémiques ;
- 2° les ouvrages liturgiques et symboliques ;
- 3° les lettres.

Les premiers nous présentent un type dogmatique très-original. L'empressement avec lequel les Luthériens (Bertram), les Arminiens (Uytendbogært), les Ultra-réformés (Trigland) l'ont réclamé pour un des leurs, est déjà un indice de la position assez spéciale que Lasco occupe dans les questions de théologie. Nous croyons qu'une étude attentive mettra hors de doute son accord fondamental avec les principaux docteurs de l'Eglise réformée, mais aussi l'indépendance et l'élévation remarquables de son point de vue.

Toutefois, c'est dans ses écrits symboliques et ecclésiastiques que son originalité est le plus évidente. Les questions d'Eglise l'ont occupé théoriquement et pratiquement pendant toute sa vie; presque constamment les circonstances l'ont amené à faire valoir ses dons remarquables d'organisation, et c'est à ce point de vue surtout que M. Gœbel a su parfaitement faire ressortir son importance historique, malgré quelques erreurs que présente l'exposition de ses idées et qui ne sont pas toutes sans importance, grâce au milieu spécial dans lequel Lasco a donné la dernière forme à son système ecclésiastique, en Angleterre, au sein d'Eglises que

<sup>1</sup> Préface, p. cxxi.



les grands intérêts de la foi avaient poussées sur la terre étrangère, où elles avaient une vie distincte de celle de la nation qui leur accordait l'hospitalité. Il fut préservé plusieurs fois des erreurs dans lesquelles tombèrent la plupart des réformateurs influents de son époque, quoique leur point de vue théorique fût peut-être moins différent du sien qu'on ne l'a cru souvent. A la faveur de ces circonstances, Lasco nous apparaît, à plus d'un égard, comme le Vinet du seizième siècle. Il fut, ainsi que le penseur vaudois, un homme de l'avenir, dont toute la valeur devait être manifestée à sa date.

L'histoire de sa vie nous dira ce que Lasco a été pour les pays divers où il a vécu. Mais pour nous en tenir à ses écrits, puisque, jusqu'ici, ils nous ont seuls été donnés par M. le Dr Kuyper, nous ne saurions que recommander cette mine précieuse de pensées élevées et fécondes à tous ceux qui s'occupent de mettre la catéchétique et la liturgie des temps modernes mieux en rapport avec les besoins de notre époque. Ils retrouveront dans ces volumes le type premier de liturgies et de catéchismes souvent reproduits dès lors, mais qui n'ont pas toujours gagné dans les transformations qu'ils ont subies.

Enfin, nous ne saurions oublier une des parties importantes de cette édition, celle qui sera probablement la plus généralement appréciée. Nous voulons parler de la correspondance de Lasco. Aux quatre-vingts lettres déjà publiées par Gerdès, M. le Dr Kuyper a pu en ajouter cinquante jusqu'ici inédites. Ces lettres sont d'un grand intérêt pour l'histoire du temps et surtout pour celle de leur auteur. C'est là que se révèle à nous, dans toute sa beauté, cette noble et sereine figure du réformateur polonais, incontestablement une des plus saintes et des plus belles de cette grande époque. Nous espérons que le troisième volume qui contiendra sa vie ne tardera pas trop à la mettre dans tout son jour. Ch. S.

---

TITUS TOBLER. BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE DE LA PALESTINE <sup>1</sup>.

Un docteur en médecine, dont le nom est connu depuis longtemps de tous ceux qui se sont occupés de la géographie de la Palestine, M. Titus Tobler, vient de nous donner ce nouvel ouvrage qui ne peut manquer d'être bien accueilli des bibliophiles, des géographes et des personnes qui s'intéressent à l'archéologie biblique. Ce livre se divise en trois parties, d'étendue et d'importance inégales. La première, qui contient plus de deux cents pages, renferme l'indication des ouvrages sur la Palestine écrits par des témoins oculaires et donne, par conséquent, le catalogue des di-

<sup>1</sup> *Bibliographia geographica Palæstinae*. Zunächst kritische Uebersicht gedruckter und ungedruckter Beschreibungen der Reisen ins heilige Land. Leipzig, S. Hirzel, 1867. — 265 pages grand in-8°.

vers voyages en Terre Sainte. La seconde, qui n'a que vingt-cinq pages, mentionne les ouvrages sur la Palestine composés par des gens qui n'y ont jamais été. La troisième enfin, pareille en étendue à la seconde, présente la liste des principales vues et cartes géographiques de ce pays-là.

La seconde partie est assez incomplète, comme M. Tobler le reconnaît lui-même, et il ne pouvait guère en être autrement. Les lacunes y ont, du reste, peu d'importance, car il n'y aurait pas grand intérêt, il faut en convenir, à posséder les titres de tous les manuels et de toutes les compilations auxquelles la géographie de la Terre Sainte a donné lieu.

La première partie, en revanche, nous a paru très-complète, et, dans le détail, les erreurs y sont rares. Pour apporter cependant notre petite pierre à ce grand monument bibliographique, mentionnons-en une en passant. M. Tobler s'est trompé en plaçant le *R. P. Laorty-Hadji* parmi les auteurs qui ont parlé de la Palestine sans l'avoir vue. Le baron *Taylor*, dont *Laorty* n'est que l'anagramme, et dont le livre avait eu déjà seize éditions en 1854 (la première est de 1839), était bien réellement un *hadji* ou pèlerin. Ce fut lui qui eut le premier l'idée de demander à Méhémet-Ali l'obélisque qui figure actuellement sur la place de la Concorde, et c'est à cet effet qu'il fut envoyé en Orient par le gouvernement de Louis-Philippe.

On peut maintenant, grâce aux matériaux recueillis par M. Tobler, se donner sans beaucoup de peine le plaisir de jeter un coup d'œil historique et statistique sur l'ensemble des voyages en Palestine. Son livre en cite plus de huit cents. Le plus ancien remonte au règne de Constantin : c'est l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* ; Châteaubriand, qui en a imité le titre, a réimprimé en entier cet opuscule à la fin de son propre *Itinéraire*. De cette époque jusqu'à la première croisade, il n'y a pas de siècle qui ne nous ait légué quelque relation de voyage en Terre Sainte, mais une ou deux par siècle seulement. Le plus intéressant de ces pèlerinages est peut-être celui que fit l'évêque Arculf, vers la fin du septième siècle, et dont le récit fut rédigé après sa mort par le moine irlandais Adamnanus. Avec la période des Croisades, les documents se multiplient. Dans la période suivante, les pèlerinages ne se ralentissent point : la *Description de la Terre Sainte*, écrite vers la fin du treizième siècle par le moine Brocardus, est le livre le plus important, ou du moins le plus célèbre que le moyen âge nous ait laissé sur ce sujet. De Brocardus jusqu'à la fin du seizième siècle le nombre des relations de voyage va toujours croissant. Pendant le dix-septième siècle, il ne fait que se soutenir, mais quelques-unes d'entre elles, celles, par exemple, de Pietro della Valle, du franciscain Quaresmius, du chevalier d'Arvieux, du peintre hollandais de Bruyn ou le Brun, ont une assez grande valeur et ont joui d'une longue réputation.

Le dix-huitième siècle est la saison morte pour les voyages en Terre Sainte ; nous en trouvons moins dans ce siècle-là que dans aucun de ceux qui l'avaient précédé. Entre le voyage de Maun-



drell, publié en 1703, et celui de Volney, qui parut à la veille de la Révolution, en 1787, il n'y a guère que ceux de Pococke et de Mariti et, au point de vue de l'histoire naturelle, celui de Hasselquist, qui méritent d'être mentionnés.

Pendant le demi-siècle qui a suivi Volney, dont le livre est en son genre un modèle, plusieurs voyages en Orient ont, à divers titres et à divers degrés, attiré l'attention publique. Les brillantes peintures de Châteaubriand, les consciencieuses observations de Burckhardt, les recherches érudites de Scholz, les écrits de Léon de Laborde, de Michaud et de plusieurs autres ont contribué, avec le mouvement religieux et littéraire de l'époque, à remettre en honneur la Terre Sainte. Cependant, c'est depuis une trentaine d'années seulement qu'une ère nouvelle a commencé pour les voyages au Levant. Celui de Lamartine et celui de Schubert, qui ont paru tous deux à peu près à la même époque, de 1835 à 1838, ont achevé de populariser la Palestine en France et en Allemagne, et les *Recherches* de Robinson, qui les ont suivis de près (1841), ont donné une base à l'étude archéologique et géographique de ce pays-là. Dès lors le nombre des voyages en Orient, rendus d'ailleurs plus faciles par les bateaux à vapeur, s'est considérablement accru, ainsi que celui des relations de voyage, et l'on en compte plus maintenant en cinq ou six ans que l'on n'en avait compté jusqu'alors pendant un siècle tout entier. Depuis ce temps-là, chaque année a vu éclore, en moyenne, une dizaine au moins de *Voyages en Terre Sainte*.

Les observations critiques dont M. Tobler a accompagné cette bibliographie sont précieuses ; le ton en est souvent d'une franchise un peu bourrue et d'une sévérité qui touche à la rudesse, mais la complète indépendance de ses jugements est un mérite inappréciable et dont on doit toujours lui savoir gré, alors même qu'on ne se trouve pas d'accord avec lui. F. B.

---

J.-G. KRATZINGER. PHILIPPE LE MAGNANIME, LANDGRAVE DE HESSE<sup>1</sup>.

Aucune vie n'a été aussi complètement identifiée avec la marche de la Réformation que celle du prince auquel est consacrée cette étude. Philippe le Magnanime prit en mains les rênes du gouvernement en 1548, en même temps que Charles V, et quelques mois après que Luther eut affiché ses thèses, et il mourut en 1567, l'année où le comte d'Egmont périssait sur l'échafaud, où Marie Stuart était déclarée déchu du trône par ses sujets, où les catholiques et les protestants français en venaient aux mains dans les plaines de Saint-Denis. Pendant cette longue carrière, le dévouement intelligent du landgrave de Hesse à la cause de la Réforme

<sup>1</sup> *Der politische Vorkämpfer des deutschen Protestantismus. Zwei Vorträge zur Erinnerung an den 300jährigen Todestag Philipps des Grossmüthigen, Landgrafen von Hessen. 1867, in-8°, 64 p.*

ne se démentit jamais. En 1521, il paraît aux côtés de Luther à la diète de Worms ; en 1525, il comprime avec vigueur l'insurrection des paysans ; en 1526, il convoque le Synode de Homberg qui tente d'établir dans la Hesse les bases d'une organisation ecclésiastique presque presbytérienne. Plus tard, nous le retrouvons provoquant la célèbre *protestation* de Spire, cherchant à faire entrer dans le même lit les deux courants *luthérien* et *zinglien*, fondant avec les revenus des couvents supprimés l'Université de Marbourg, revendiquant victorieusement les droits des princes allemands, foulés aux pieds par la maison de Habsbourg, aux dépens du duc de Wurtemberg. Enfin, lorsque la cause protestante, affaiblie par des dissensions que le landgrave avait cherché en vain à faire cesser, vint à essuyer de graves revers, ce prince, prisonnier du vainqueur et traîné loin de son pays pendant cinq années, savoura plus que personne l'amertume de la défaite. Le traité d'Augsbourg, en pacifiant l'Allemagne, permit au landgrave de passer le reste de ses jours dans le repos.

Ces phases variées d'une carrière agitée et féconde sont fort bien mises en relief dans les deux discours consacrés à la mémoire du plus illustre représentant de la dynastie hessoise. Am. R.

---

F. KÖHLER. LES RÉFUGIÉS ET LEURS COLONIES EN PRUSSE ET DANS LA  
HESSE ÉLECTORALE<sup>1</sup>.

Cet ouvrage est un résumé succinct de l'histoire des principaux établissements formés en Allemagne par les Français que leur attachement à l'Église protestante porta à quitter leur sol natal.

L'auteur nous montre d'abord les réfugiés français soutenus par la faveur constante des quatre souverains qui ont présidé aux destinées de la Prusse, à partir du Grand-Électeur. Ces princes concèdent libéralement aux proscrits, non-seulement des droits égaux à ceux de leurs sujets, mais plusieurs privilèges, une organisation ecclésiastique indépendante et des tribunaux spéciaux. Sous la protection éclairée du gouvernement, et grâce aux aptitudes industrielles de leurs ressortissants, ces colonies prospérèrent et eurent bientôt des gymnases, des hôpitaux, des orphelinats et des caisses de secours.

Nous sommes conduits ensuite dans l'Électorat de Hesse, qui attira aussi un grand nombre de réfugiés français. Les souverains de cette principauté leur assurèrent une complète autonomie. On construisit pour eux, à Cassel, un quartier entier et un temple. L'auteur passe en revue les nombreuses localités de la Hesse Électorale qui furent peuplées par des familles françaises, en indiquant souvent les lieux dont elles étaient originaires et les noms des pasteurs placés à la tête des communautés. Am. R.

---

<sup>1</sup> *Die Réfugiés und ihre Kolonien in Preussen und Kurhessen. Beitrag zur Geschichte*, von Karl Friedrich Köhler. 1867, in-12, 106 p.

FR. DE SODEN ET J.-K.-F. KNAAKE. CORRESPONDANCE DE CHRISTOPHE SCHEURL<sup>1</sup>.

Cette correspondance renferme cent et treize lettres, comprises entre les années 1505 et 1516. L'auteur, Christophe Scheurl, natif de Nuremberg, nous y apparaît successivement comme étudiant à l'université de Bologne, où il séjourna pendant neuf ans et reçut le grade de docteur en droit, puis comme professeur de droit canonique à l'université de Wittemberg, de 1506 à 1512, avec six cents écus de traitement, enfin comme jurisconsulte de sa ville natale, Nuremberg (*advocatus patrius*).

Ces lettres, rédigées dans un latin élégant et adressées en général à des docteurs, renferment des renseignements intéressants sur la vie universitaire, l'état de la littérature et les rapports que soutenaient entre eux les hommes de lettres au commencement du seizième siècle. L'auteur fait entre le séjour de Bologne et celui de Wittemberg un parallèle peu favorable à ses compatriotes, qu'il trouve grossiers, adonnés à l'ivrognerie, etc. Il est passionné pour l'étude, et l'apparition de quelque nouvelle dissertation, la soutenance de quelque thèse sont les événements qui ont le privilège de l'émouvoir le plus vivement. Cependant, il est au courant des nouvelles politiques et tout spécialement des péripéties des guerres d'Italie.

Christophe Scheurl a une excellente opinion de lui-même. Il raconte qu'en 1515, comme il s'était rendu à Wittemberg pour y accomplir une mission, l'affluence autour de sa personne fut telle qu'il fallait s'annoncer quatre jours d'avance pour avoir un entretien avec lui; il était invité chez quatre personnes à la fois, et, pendant treize jours, il ne trouva pas un seul moment pour dormir. Toutefois, cette naïve admiration de ses propres mérites ne le rend point injuste pour autrui; jamais il ne lui arrive de dénigrer ses confrères, et, au contraire, il les loue fort souvent.

On est désagréablement surpris, en consultant cette correspondance, de n'y trouver aucune allusion au mouvement religieux qui était près d'éclater. Scheurl avait pourtant au nombre de ses correspondants, Spalatin, Staupitz, Amsdorf, Carlostadt, le docteur Eck. Luther n'est pas nommé; le conflit entre Reuchlin et les Dominicains est mentionné une fois, sans que l'écrivain énonce à ce sujet aucune appréciation. Voué tout entier à ses recherches érudites, il semble n'avoir eu aucun soupçon de l'agitation qui travaillait les esprits et du péril qui menaçait l'Église.

Au reste, chez Christophe Scheurl, la culture de la science n'excluait nullement la superstition. Il fait un vœu à Notre-Dame de Lorette pour le rétablissement de son père; il consulte un célèbre

<sup>1</sup> *Christoph Scheurl's Briefbuch*, ein Beitrag zur Geschichte der Reformation und ihrer Zeit, herausgegeben von Franz Freiherrn von Soden und J. K. F. Knaake. Erster Band. Briefe von 1505—1516. Potsdam, 1867.

astrologue pour savoir s'il doit se marier, et remercie avec effusion un de ses amis qui lui a envoyé des reliques.

Scheurl est plein de vénération pour l'autorité impériale et l'autorité pontificale; il voue à l'extermination les Suisses qui ont traversé les projets de Maximilien, et, en 1516, parlant de Maximilien et de son petit-fils Charles-Quint, il s'écrie: « Cet aigle et cet aiglon régneront bientôt sur tout l'univers. »

Les éditeurs se proposent de publier la suite de la correspondance de Scheurl. Comme elle coïncidera avec les premiers actes publics de Luther, l'intérêt qui s'y attache ne pourra que s'accroître.

Am. R.

## Revues.

### THEOLOGISCHE STUDIEN UND KRITIKEN. XLI<sup>er</sup> J., II<sup>er</sup> B.

3<sup>tes</sup> H. — *W. Beyschlag*. Discours prononcé à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'établissement de l'Union Evangélique.

*J. Köstlin*. L'Institution de Calvin, étudiée dans son développement historique (2<sup>d</sup> article).

*G. E. Steitz*. La tradition relative à l'œuvre de l'apôtre Jean à Ephèse.

*Burk*. Encore quelques mots sur Gal. II, 6.

*Bulletin*. — Francisca Hernandez et Francisco Ortiz, par *E. Böhmer* (1865). — Oeuvres posthumes de E. Fr. Finck, publiées par *Fr. Ehrenfeuchter*.

4<sup>tes</sup> H. — *H. Plitt*. La doctrine des Frères de Bohême sur la justification par la foi et sur les œuvres.

*Eb. Schrader*. Matériaux pour la critique du texte des Psaumes.

*Linder*. Le plan d'union en Suisse, de Jean Dury, dans les années 1654, 1655-1662.

*Ed. Riehm*. Sargon et Salmanazar.

*F. Märcker*. Le nombre 666 dans Apoc. XIII, 18.

*Bulletin*. — L'Evangile de Marc et sa valeur pour l'histoire évangélique, par *A. Klostermann* (1867). — Histoire de la prédication dans l'Eglise évangélique allemande depuis Mosheim jusqu'aux dernières années de Schleiermacher, par *C. H. Sack* (1866). — Ethique théologique, par *R. Rothe* (2<sup>e</sup> édit., I<sup>er</sup> et II<sup>me</sup> vol. 1867).

### JAHRBÜCHER FÜR DEUTSCHE THEOLOGIE. XIII<sup>ter</sup> B.

2<sup>tes</sup> H. — *J. A. Dorner*. La lutte liturgique au sein de l'Eglise réformée allemande de l'Amérique du Nord.

*A. Ritschl*. Etudes historiques sur la doctrine chrétienne de Dieu (3<sup>e</sup> article).

*H. Bauer*. L'Oraison dominicale.

*R. Baxmann*. Un chant de Noël pour les enfants du cloître de St-Gall, par Ekkehart, IV.



leur prix coûtant, leur dispersion, sans parler de la diversité des idiomes, rendent trop peu accessibles, même aux personnes que ces sujets attirent et intéressent le plus.

Suffisamment motivée sans doute, l'entreprise n'en était pas moins d'une exécution difficile et nous ne nous flattons nullement d'avoir, dès cette première année, trouvé le juste équilibre entre une foule d'exigences diverses, assez malaisément compatibles entre elles. Nous ne nous dissimulons pas non plus que l'originalité de cette revue, qui est de n'avoir point de tendance, est en même temps sa témérité. En effet, supposer d'une part une constante abnégation dans les collaborateurs priés de s'effacer devant l'auteur à reproduire, comme la copie en petit devant le tableau original, et d'autre part, réclamer un effort dans les lecteurs traités sur le pied de jurés qui ont à se faire eux-mêmes leur opinion, ces deux données un peu rudes ne nous font pas la partie belle ; nous ne l'ignorons pas.

Mais l'accueil qui a été fait à cette tentative un peu risquée nous semble un encouragement à la poursuivre, quoiqu'elle nous impose encore d'autres sacrifices que ceux de notre temps. Que nos lecteurs nous soutiennent, et nous espérons pouvoir, éclairés par l'expérience, perfectionner graduellement le *Compte-Rendu*. Que le cercle de nos abonnés s'étende, et avec lui le cercle de nos informations s'élargira, le nombre des livres et revues que nous pourrions acquérir et faire connaître, s'augmentera dans la même mesure.

Chacun le sent, le progrès est ici conditionnel et réciproque. Nos lecteurs, c'est-à-dire nos amis sont trop justes pour l'oublier.

Genève, le 1<sup>er</sup> décembre 1868.

*Au nom du Comité de rédaction,*

E. DANDIRAN, *directeur.*

---

### ERRATUM.

P. 476, sixième ligne, en remontant, lisez :

... C'est à ce point de vue surtout que M. Gœbel a su parfaitement faire ressortir son importance historique, malgré quelques méprises que présente l'exposition de ses idées. Grâce au milieu spécial dans lequel il donna la dernière forme à son système ecclésiastique, en Angleterre, au sein d'églises que les grands intérêts de la foi avaient poussées sur la terre étrangère où elles avaient une vie distincte de celle de la nation qui leur accordait l'hospitalité, Lasco fut préservé de plusieurs erreurs dans lesquelles tombèrent la plupart des réformateurs influents de son époque....

